

## Le Sénégal entre islamisation et colonisation : métissage culturel ou culturicide ?

Moussa SAMBA  
Université Cheikh Anta Diop de Dakar  
[moussa.samba@ucad.edu.sn](mailto:moussa.samba@ucad.edu.sn)

**Résumé.** Le dernier millénaire a vu l’Afrique complètement façonnée par le truchement de personnes soi-disant investies d’une mission divinement civilisatrice. La conquête transsaharienne (islamisation) et la conquête transatlantique (colonisation), qui ont duré près 1100 ans, ont toutes les deux été d’une rare violence avec des événements qui ont laissé des traces indélébiles en Afrique. Elles ont provoqué des massacres à tous les niveaux à tel point que se posent des questions sur leurs caractères génocidaires et « culturicides ». Toujours est-il que de cette rencontre farouche est née une nouvelle Afrique avec des caractéristiques nouvelles à mettre sur le compte du caractère plastique de l’humain. Cet article, qui donne l’exemple du Sénégal, nous offre l’opportunité d’interroger l’histoire de ces conquêtes et leurs conséquences aujourd’hui aussi bien du point de vue culturel, cultuel et politique : la victoire du métissage culturel. Ces développements y sont précédés d’un travail d’élucidation conceptuelle sur les termes génocide, culturicide ou ethnocide.

**Mots clés :** islamisation, colonisation, métissage culturel, culturicide, Sénégal

**Abstract.** The last millennium has seen Africa completely shaped by people supposedly invested with a divinely civilizing mission. The trans-Saharan conquest (Islamization) and the transatlantic conquest (colonization), which lasted nearly 1100 years, were both of rare violence with events that left indelible traces in Africa. They have provoked massacres at all levels, to such an extent that questions are being raised about their genocidal and "culturicidal" characteristics. The fact remains that from this fierce encounter was born a new Africa with new characteristics to be attributed to the plastic character of the human. This article, which gives the example of Senegal, offers us the opportunity to question the history of these conquests and their consequences today from a cultural, religious and political point of view : the victory of cultural mixing. These developments are preceded by a conceptual elucidation of the terms genocide, culturicide or ethnocide.

**Keywords :** islamisation, colonisation, cultural mixing, culturicide, Senegal

### Introduction

Les contacts violents entre les peuples ne sont pas une nouveauté dans l'histoire, ils remontent à des temps immémoriaux. Ils peuvent, peut-être, être considérés comme la condition du progrès humain. Un philosophe comme Hegel<sup>153</sup> considère certains actes de violence comme le moteur de l'histoire. C'est la raison pour laquelle aucun contact important n'a laissé intact les peuples concernés. Pour le cas de l'Afrique, le dernier millénaire l'a façonné fondamentalement par le truchement des personnes soi-disant investies d'une mission divinement civilisatrice. Il s'agit de la conquête transsaharienne, d'une part, et de la conquête transatlantique, d'autre part. La première a couvert une période de 1000 ans (du 9<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle), et la seconde a duré 500 ans (du 16<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle). Les deux types de conquête ont coexisté pendant les 5 derniers siècles avant que la transatlantique ne prenne complètement le dessus sur la transsaharienne au 19<sup>e</sup> siècle pendant la conquête coloniale en Afrique<sup>154</sup>.

Tous les deux ont été d'une rare violence avec des événements qui ont laissé des traces indélébiles en Afrique. Il s'y est produit beaucoup de massacres à tous les niveaux à tel point que se posent des questions sur leurs caractères génocidaires, « culturicides ». Cependant, faut-il le rappeler, à chaque fois des peuples se rencontrent, ils peuvent s'affronter mais ils finissent toujours par se mélanger. Autant préciser que si c'est le projet initial de chaque conquête fut d'apporter une nouvelle civilisation, une nouvelle religion, sur place, il se produisit un mélange curieux qui étonne plus d'un. Et c'est peut-être la raison pour laquelle Léopold Sédar Senghor a longtemps chanté les mérites du métissage bioculturel<sup>155</sup> présenté comme l'avenir du monde<sup>156</sup>. Selon cet illustre homme d'Etat et de lettres sénégalais, le métissage et le dialogue des cultures sont les conditions *sine qua non* de la civilisation de l'universel<sup>157</sup>, laquelle serait différente de la civilisation universelle, c'est-à-dire homogène, voire identique partout.

En tout cas, il semble se produire en Afrique du sud du Sahara une sorte de mélange assez curieux avec une prédominance de la civilisation dite occidentale et celle dite arabo-musulmane. Mais s'agit-il d'une civilisation qui prendrait en compte les apports venus des différents horizons ou d'une nouvelle civilisation arabo-occidentale en Afrique avec la disparition progressive des traits culturels spécifiques à l'Afrique profonde ? Une chose est claire : l'islamisation a démarré dans cette partie de l'Afrique au 9<sup>e</sup> siècle avant d'atteindre sa vitesse de croisière au 19<sup>e</sup> siècle au moment où la colonisation s'y est imposée avec le processus de christianisation surtout en Afrique équatoriale. Et le résultat

---

<sup>153</sup> HEGEL G.W.F., 1963, *Les Leçons sur la Philosophie de l'Histoire*, texte traduit par J. GIBELIN, Paris, Editions Vrin.

<sup>154</sup> GODINHO Victorino Magalhães, 1969, *L'Économie de l'Empire portugais aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*. Paris, SEVPEN.

<sup>155</sup> SENGHOR L.S., *Liberté 5 : Métissage biologique au Métissage culturel*, p.110.

<sup>156</sup> SENGHOR, L.S., décembre 1983, « Le métissage comme lieu théologique », *Spiritus*, n° 93, p. 349-375. Note des Editeurs.

<sup>157</sup> ELIZONDO Virgil, 1987, *L'avenir est au métissage*, trad. de l'américain par J. Pierron, préface de Léopold Sédar Senghor, Paris, Mame, 175 p.

constaté aujourd'hui semble être très loin des idéaux du relativisme culturel et s'apparente de plus en plus à un universalisme qui ne dit pas son nom qu'il soit d'origine musulmane ou occidentale. Ne s'agirait-il pas d'une sorte de génocide culturel ou de culturicide<sup>158</sup> qui concerne aussi bien les langues que les pratiques culturelles, voire culturelles ? Notre démarche consistera à interroger les modes de manifestation de ce processus. Nous nous intéresserons aussi à la prise de conscience des populations africaines par rapport à cette situation et à leur façon d'appréhender le problème.

## 1. Génocide, culturicide ou ethnocide ?

Malgré la violence des conquêtes coloniales arabo-musulmanes et européennes, il n'a pas été question, à notre connaissance, de volonté d'éradiquer une race. Les Arabo-Berbères et les Européens ont pratiqué l'esclavage des Noirs et ont encouragé d'une certaine manière l'augmentation de leur nombre excepté les cas de castration<sup>159</sup> signalés un peu partout dans les pays anciennement esclavagistes. Les travaux de Tidiane Ndiaye sur la traite transsaharienne mettent l'accent sur une réelle volonté mais voilée d'éteindre un groupe humain. Si une telle volonté existe, elle ne peut qu'être inconsciente. Il faut admettre l'insouciance des trafiquants sur le risque de faire disparaître des villages entiers afin de renouveler ou de multiplier le nombre d'esclaves. Le but des esclavagistes étant de posséder des esclaves, le fait de faire disparaître ceux-ci par des sévices reviendrait quelque part à s'auto-ruiner. Par conséquent, on peut difficilement parler de génocide ici si ce terme désigne la volonté et l'action exécutée pour rendre concrète l'éradication d'une race ou d'un groupe ethnique. En revanche, qu'il s'agisse de la conquête arabo-musulmane ou de la conquête européenne, la volonté de faire disparaître des pratiques culturelles et culturelles est manifeste et assumée. Nous pouvons donc parler ici d'ethnocide.

Le terme ethnocide est mot valise formé avec le même procédé que le mot génocide (*genos* : origine, grec) et (*cide* : tuer, latin *caedere* : abattre) que nous devons à Raphaël Lemkin pendant la Seconde Guerre mondiale. Il est question précisément du génocide culturel puisque ce ne sont pas les individus qui sont éliminés mais leur identité culturelle ou ethnique. Mais la question est de savoir si l'individu peut continuer à exister sans son identité culturelle. Ne risque-t-il pas d'être perdu et donc de disparaître ? C'est la raison pour laquelle, l'historien et essayiste israélien Yair Auron<sup>160</sup>, en étudiant le massacre perpétré par le régime chinois au Tibet en 1959, avec la destruction lieux de culte et la mise à mort de milliers de Tibétains, semble valider l'idée selon laquelle le génocide et l'ethnocide sont les faces d'une seule et même pièce de monnaie. La disparition d'une

<sup>158</sup> LALEYE, I.-P., 1999, « Comment meurent les cultures ? Interrogations philosophico-anthropologiques sur le concept de génocide culturel », in K. Boustany et D. Dormoy (dir.), *Génocide(s)*, Bruxelles, Bruylant, p. 292.

<sup>159</sup> NDIAYE Tidiane, 2008, *Le Génocide voilé*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs ».

<sup>160</sup> Yair AURON, 2003, *The Banality of Denial*, Transaction Publishers, p. 82.

culture sonne la disparition d'un certain type d'homme surtout quand celui-ci risque de disparaître physiquement en s'opposant à ce funeste projet.

Que s'est-il passé en Afrique ? Pour répondre à cette question, nous allons d'abord interroger l'histoire de l'islamisation dans la zone soudano-sahélienne avant de voir comment l'occidentalisation s'y est opérée par la colonisation. L'islamisation et l'occidentalisation sont les maîtres-mots pour parler de la fin des cultures ancestrales.

## 1.1. Une islamisation à plusieurs étapes

### 1.1.1. La période des caravanes :

L'histoire de l'Afrique de l'Ouest, bien avant l'arrivée des Portugais, des Hollandais, des Français ou encore des Anglais, mérite d'être revisitée ici parce qu'elle nous apprend que, entre les 9<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles, l'islamisation a commencé timidement à transformer les cultures locales. La littérature arabe sur ces empires permet d'abonder dans le même sens<sup>161</sup>.

D'abord, l'empire du Ghana – qui est devenu, au fil des siècles, une puissance ouest-africaine en pleine période de Moyen Âge – a très tôt été envahi au 9<sup>ème</sup> siècle, par des tribus berbères ayant pour ambition de prendre le contrôle de l'empire. Mais, c'est surtout le mouvement des Almoravides<sup>162</sup> d'Ibn Yasin qui réussit démarrer le processus d'islamisation avec l'annexion d'Aoudaghost puis de Kumbi-Saleh en 1054. C'est au moment de ce désordre et de ce chaos que les États vassaux ont pris leur autonomie. L'empire obéit ainsi aux lois de la nature. La chute finale et totale de l'empire du Ghana eut lieu en 1240 quand il fut annexé par le roi Sundjata Keita du Mandé ou du Mali<sup>163</sup>.

Cette histoire est confirmée par l'auteur Tarek es Sudan. Dans son « histoire du Sudan<sup>164</sup> », il nous parle du Melli, un empire né des cendres de l'empire du Ghana et qui se construisit sur le petit royaume du Mandé avant de devenir une puissance sous régionale à son tour<sup>165</sup>. Parmi les descendants de Sundjata Keita, un seul a retenu particulièrement l'attention pour son prénom gravé dans l'histoire du monde : Mansa Moussa. Sous son règne, le Mali atteignit son apogée. En 1307, l'empereur fit un

---

<sup>161</sup> Ce fut le cas d'El-Fazari, un astronome arabe dans ses écrits datant du VIII<sup>e</sup> siècle, d'El-Hamathani au XIX<sup>e</sup> siècle, de l'historien égyptien El-Hakkam, du XIX<sup>e</sup> siècle, du géographe arabe nommé El-Yakubi, d'Ibn Hawqal qui a visité le Ghana en 977 après J.C., d'El-Bakri, dans son livre *Kitab al Masulik wa'al mamalik* Al-Bakrî, *Kitab al masalik wa-l-mamalik* [Le livre des routes et des royaumes], édition critique en arabe par Adrian van Leeuwen et André Ferré, Carthage, 1992, 2 volumes.

<sup>162</sup> Le terme "Almoravide" était dérivé du mot arabe "Al-murabitin " qui signifiait : "*peuple dans le monastère*". Il était utilisé pour se référer aux musulmans fanatiques qui venaient du nord-ouest du Soudan au 11<sup>e</sup> siècle.

<sup>163</sup> Le Mandé est le pays des Mandingues dont la capitale Niani est située entre le Mali et la Guinée Conakry.

<sup>164</sup> ES SUDAN Tarek, 1981, *Histoire du Sudan*, Librairie d'Amérique et d'Orient Maisonneuve, Paris, p.12.

<sup>165</sup> CISSE Youssouf Tata, 2003, *La Charte du Mandé et autres traditions du Mali*, Paris, Editions Albin Michel.

pèlerinage remarquable à la Mecque<sup>166</sup>. À son retour au Mali, il fut accompagné par plusieurs Chérifs, descendants du prophète Mahomet, et savants dont la mission était de l'aider à propager l'Islam dans la totalité de l'empire.<sup>167</sup>

Quand l'empire du Mali connut le même sort que le Ghana, la dynastie Soni de Songhaï réussit à sortir progressivement de ce giron malinké. Ce fut la naissance de l'empire du Songhaï avec le conquérant Soni Ali qui envahit Djenné et annexa la partie Est du Mali en 1471. Il combattit aussi les Peuls et les Touaregs ainsi que les lettrés musulmans de la ville sainte de Tombouctou afin de préserver la culture africaine de son empire. Son fils le remplaça et fut renversé par Askia Mohammed qui prit le contrepied de sa politique. Il acheva d'islamiser le royaume avec une extrême brutalité. C'est à lui que le monde arabo-musulman doit la dynastie musulmane des Askia sous laquelle l'Empire songhaï érige l'islam en religion impériale dans pratiquement toute la région soudano-sahélienne. On en voit toujours les stigmates au Nord du Nigéria dont la population est peut-être plus islamiste que les Arabes eux-mêmes. L'invasion de l'empire, par des forces berbères marocaines armées de mousquets avec la complicité des Espagnols, l'empire fut réduit en cendres, mit fin à l'empire Songhaï en 1591<sup>168</sup>.

### 1.1.2. La période de la caravelle

A la fin du 16<sup>e</sup> siècle, l'Afrique de l'Ouest fut donc conquise et occupée des troupes berbères qui élurent domicile à Tombouctou. Cette période a coïncidé avec l'arrivée des Européens, d'où le renversement des flux commerciaux décrit par Victorino Magalhães Godinho comme la « victoire de la caravelle sur la caravane »<sup>169</sup>. Le commerce triangulaire, dont l'esclavage fut la principale activité, déstabilisa complètement la région. Au moment où c'est le sauve-qui-peut avec la chasse aux peaux noires, l'islamisation se poursuivait même si ce fut à un rythme moins lent que pendant la période des caravanes. La nouveauté est que ce fut un islam dirigé par des Noirs dans une démarche qui pouvait être pacifique comme guerrière. La vraie sainte expédition lancée contre les Noirs en Afrique a été l'œuvre de Noirs musulmans. Le mouvement des Almoravides (Ghana) et des guerriers du Pacha Djouder (Tombouctou) ressemblait plus à une invasion de pillards qui avaient entendu parler de l'or soudanais et voulaient s'en emparer et se procurer en esclaves. L'islam a été en réalité répandu en Afrique

---

<sup>166</sup> Son passage au Caire en 1324 est célèbre. Il fut marqué par une grande séance de distribution d'or. Certains parlent même de 14 tonnes, ce qui aurait donné un sacré coup à la valeur du métal précieux pendant beaucoup d'années in Basil Davidson, *Les Royaumes Africains*, Les grandes époques de l'homme, collection Time-life, 1967, p. 84.

<sup>167</sup> RAIMBAULT Michel et SANOGO Kléna, 199, *Recherches archéologiques au Mali*, ACCT Karthala, p. 284.

<sup>168</sup> XXI<sup>e</sup> siècle. Archéologie, 1 400 ans d'histoire... Par Corinne Bensimon. Quotidien : samedi 24 mars 2007. Empire du Ghana (IV<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles).

<sup>169</sup> GODINHO Victorino Magalhães, 1969, *L'Économie de l'Empire portugais aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*. Paris, SEVPEN, 1<sup>ère</sup> partie, Chapitre III, pp. 209-226.

subsaharienne par les empereurs noirs comme Mansa Moussa et Askia Mohamed et plus tard par des cheikhs peuls comme El hadji Oumar Tall et Maba Diakhou Ba du Sénégal.

C'est à dessein que ces noms sont cités pour montrer qu'un millénaire de présence de l'islam n'avait pas réussi à éradiquer les pratiques culturelles et culturelles ancestrales. Il a fallu attendre les djihadistes noirs cités plus haut pour voir s'accélérer le processus d'islamisation et l'abandon progressif du culte des ancêtres chez certains peuples noirs. Au Sénégal, par exemple, les moments forts de l'islamisation, curieusement, ne se situent pas au moment des grandes guerres saintes. Les populations africaines ont opposé un refus catégorique aux djihadistes. L'islamisation et la colonisation se sont imposées de façon concomitante dans la société sénégalaise même s'il y existait des musulmans depuis le 11<sup>e</sup> siècle. Faut-il le reconnaître, l'enseignement des guides religieux avec leurs écrits et prêches ont fait mouche là où les armes ont échoué et provoqué des massacres.

L'islamisation s'est en réalité accélérée avec la défaite des rois ou résistants armés. Ainsi, les peuples désemparés ont pratiquement tous cherché refuge chez les religieux qui leur proposaient de se convertir afin d'être protégés contre l'armée coloniale. L'exemple de Lat Dior et de sa famille qui a trouvé refuge chez Maba Diakhouba<sup>170</sup> en est une parfaite illustration. En réalité, beaucoup de religieux eurent signé un pacte de paix avec la puissance coloniale<sup>171</sup> puisqu'ils se disaient mener un combat non pas temporel mais spirituel. En fait, c'était une stratégie pour pratiquer une résistance pacifique afin de gagner la guerre par l'adhésion culturelle voire culturelle. C'est la raison pour laquelle, les royautes africaines notamment sénégalaises furent toutes remplacées par des royautes religieuses, des monarchies de droit divin au cœur du dispositif colonial. D'ailleurs, les liens de parenté entre les marabouts ou cheikhs et les rois déchus ne sont pas à démontrer<sup>172</sup>. Ils sont tous issus de l'aristocratie et des différentes cours royales par le sang ou par alliance.

Tant que les chefs religieux ne cherchaient pas à se mêler de l'administration, tant qu'ils participaient paisiblement au rayonnement économique de la colonie, ils pouvaient organiser librement leurs talibés (fidèles) autour de leurs activités religieuses. Ces guides religieux comme Limamou Laye, El Hadji Malick Sy et Cheikh Admadou Bamba<sup>173</sup>, etc. n'ont été harcelés et combattus que pendant une période, le temps de bien asseoir les fondations de la colonie du Sénégal. Cheikh Ahmadou Bamba Mbacké fut le plus craint parce que suivi par des dizaines de milliers de fidèles. L'autorité coloniale le soupçonnait

<sup>170</sup> Cf. THIAM Iba Der, 1977, *Maba Diakhou Ba, almamy du Rip (Sénégal)*, Paris, ABC, 150 p.

<sup>171</sup> *Annales sénégalaises de 1854 à 1885*, suivies des traités passés avec les indigènes..., Paris, Maisonneuve et Ch Leclerc, 1885 (Ministère de la Marine). [Annales sénégalaises de 1854 à 1885, suivies des traités passés avec les indigènes... | Gallica \(bnf.fr\)](#) Consulté le 5 septembre 2022.

<sup>172</sup> WANE Birane, « L'Islam au Sénégal, le poids des confréries ou l'émiettement de l'autorité spirituelle », Sociologie. Université Paris-Est ; Université Cheikh Anta Diop (Dakar), 2010. Français. [L'Islam au Sénégal, le poids des confréries ou l'émiettement de l'autorité spirituelle. \(hal.science\)](#) (consulté le 23 septembre 2022).

<sup>173</sup> *Idem*

de vouloir organiser une lutte armée. D'où ses deux exils (Gabon et Mauritanie) et sa mise en résidence surveillée au Sénégal pendant une longue période de sa vie.

En tous cas, le fait d'avoir réussi là où la résistance armée des rois a échoué a conféré aux chefs religieux une grande légitimité auprès de ces populations désorientées dans cette nouvelle société sans repères clairs pour elles. On accordait ainsi énormément de crédit à leurs dires et moindres faits et gestes. Les communautés issues des défunts royaumes étaient convaincues que Dieu fut nécessairement avec ces guides religieux et, par conséquent, leurs connaissances mystiques les avaient protégés contre les colons. Cela est dû à la conception mystique de l'islam chez les musulmans d'Afrique.

À la question de savoir ce qu'il faut retenir de l'islamisation. Nous répondrons : une volonté manifeste de faire disparaître des cultes et des cultures. Les ancêtres sont des êtres sataniques qui ne connaissaient pas Dieu ou qui l'ignoraient. Par conséquent, les croyances et pratiques doivent être abandonnées.

Quelles que soient la place et la force de l'islam au cours de cette période, la colonisation et la mission civilisatrices ont pu tout contrebalancer en imposant une nouvelle administration, une nouvelle religion, une nouvelle langue, etc. là où l'islam n'a jamais pu créer une unité. Pour rappel, l'islam sénégalais est un islam confrérique et sans ambition politique claire. À la tête de chaque confrérie, nous avons un calife soumis à l'administration coloniale.

## 1.2. La conquête européo-chrétienne : la mission civilisatrice

Pendant l'esclavage et la colonisation, la théorie de la table rase fut développée et diffusée pour justifier l'invasion des pays d'Afrique noire et la réduction de ses peuples en esclavage. Il s'agit de l'idée selon laquelle, les cultures du Sud sont des sous-cultures et, par conséquent, elles doivent disparaître au profit de la civilisation européo-chrétienne. Des auteurs comme Hegel<sup>174</sup>, Gobineau<sup>175</sup> ou encore Lévy-Bruhl<sup>176</sup> peuvent être cités parmi les grands théoriciens de la table rase qui justifiait la mission civilisatrice. En réalité, ils furent nombreux à décréter l'infériorité du Noir. Ce fut l'ère des dénégations dans les milieux scientifique et intellectuel. Cette vision avait pratiquement fini par faire l'unanimité dans la justification de l'esclavage et, plus tard, de la colonisation. En d'autres termes, à cette époque, l'infériorité du Noir n'était plus à démontrer, seule sa capacité à évoluer pour atteindre le niveau du Blanc était étudiée.

Une vision mercantiliste du monde est certainement à l'origine de la volonté de dominer et de soumettre tous les peuples y compris ceux de l'Europe à travers le prolétariat. Hors

---

<sup>174</sup> HEGEL Georg W. F., 1963 *Les Leçons sur la Philosophie de l'Histoire* (1837), texte traduit par J. GIBELIN, Paris, Vrin.

<sup>175</sup> GOBINEAU Arthur de, 1967, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, (1853-1855), Paris, Pierre Belfond, 878 p.

<sup>176</sup> LEVY-BRUHL Lucien, 1922, *La Mentalité primitive*, Paris, Félix Alcan.

d'Europe, la civilisation apportée aux peuples dits « primitifs », d'après Sven Lindqvist<sup>177</sup>, fut l'extermination des Peaux-Rouges en Amérique du Nord par les Anglo-Saxons, l'abattage d'Amérindiens par les Espagnols, l'extermination des Khoï-Khoï en Afrique du Sud par les ancêtres de l'Apartheid, les Huguenots franco-hollandais<sup>178</sup>, l'extermination des indigènes d'Australie et Nouvelle Zélande, l'esclavage et la conquête armée en Afrique subsaharienne... L'auteur suédois, à travers plusieurs périple en Afrique, a essayé de parcourir une sorte de géographie culturelle « occultée » et terrifiante. Dans son ouvrage, il crie haro sur la culpabilité de l'Europe et dénonce les massacres en Afrique qui ont, d'après lui, préparé le au génocide européen de la Seconde guerre mondiale. « Exterminez toutes ces brutes » est le titre de ce récit de voyage doublé d'une analyse terrifiante parce que disséquant les origines du génocide. Il a choisi un titre symbolique, un cri criminel de Kurtz dans le roman de Joseph Conrad, « Au cœur des ténèbres<sup>179</sup> ».

Entre le XVIII<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle, l'Afrique fut complètement conquise par l'Europe. Cette entreprise fut parachevée ou paraphée par la fameuse Conférence de Berlin<sup>180</sup> qui décida du partage de l'Afrique en colonies des différentes puissances coloniales. La colonisation, tout comme l'esclavage, est un phénomène, une pratique présente partout dans le monde, particulièrement chez les peuples puissants. D'après le Larousse, le colonialisme, qui est en la doctrine, « vise à légitimer l'occupation d'un territoire ou d'un État, sa domination politique et son exploitation économique par un État étranger ». Il s'agit d'une volonté manifeste d'expansion et de domination politique, culturelle et économique basée sur une idéologie suprématiste et civilisatrice.<sup>181</sup>

En réalité, le Noir était considéré comme un enfant et, par conséquent, devait être éduqué. Nous voilà devant la fameuse théorie de l'assimilation, cette doctrine dont la mission consistait, nous le savons, à inoculer une dose de rationalité à des êtres vivants dits paresseux et émotifs pour en faire de vrais êtres humains. Elle symbolise le mépris et le paternalisme européens qui se traduisent dans la fameuse mission civilisatrice. En elle-même, elle est source d'aliénation puisque son travail consistait à détruire les cultures locales, à déshumaniser ou tout simplement exterminer les peuples dits exotiques.

---

<sup>177</sup> LINDQVIST Sven, 1998, *Exterminez toutes ces brutes*, traduit du suédois par Alain Gnaedig, Paris, Le Serpent à Plumes.

<sup>178</sup> SIMONS H. J. & R. E., 1969, *Class and Colour in South-Africa*, London, page 13.

<sup>179</sup> CONRAD Joseph, *Au cœur des ténèbres* (1899), Paris, GF, 2012.

<sup>180</sup> Du 15 novembre 1884 au 26 février 1885. Cf. WESSELING, Henri, *Le partage de l'Afrique*, traduit du néerlandais par Patrick Grilli, Paris, Denoël, 1996.

<sup>181</sup> La conférence de Berlin (15 novembre 1884 - 26 février 1885) fut organisée par Bismarck. Presque tous les pays riches (l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, le Danemark, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède-Norvège et la Turquie ainsi que les États-Unis) y avaient pris part. Elle avait pour but de mettre fin aux conflits entre puissances en procédant au partage et à la division de l'Afrique en parts. Voir Elikia M'BOKOLO, 1992, *Afrique noire, Histoire et civilisation*, Paris, Hatier.



L'objectif de la mission civilisatrice était de dresser l'indigène pour le rendre docile. Le dressage dont il a été question en Afrique consistait à européaniser les Africains c'est-à-dire leur inculquer les valeurs éthicoreligieuses importées d'Europe en vue d'en faire des sujets dociles. Senghor l'avait bien compris ; il écrit à ce propos : « On pose implicitement, que l'enseignement public n'a d'autre but que de former d'actifs producteurs et de bons petits fonctionnaires bien soumis à leurs maîtres... il est bien question d'enseignement, non d'éducation, de dressage de sujets, non de culture de libres citoyens »<sup>182</sup>.

La mission civilisatrice est donc un projet d'éradication des pratiques ancestrales africaines considérées comme barbares ou sauvages. Robert Jaulin<sup>183</sup> parlait de destruction de civilisation puisque le relativisme culturel n'y avait pas droit de cité. La civilisation européenne a été imposée avec un système administratif, scolaire, économique... importé d'Europe qui s'apparentait à un universalisme comme ce fut le cas avec les débuts de l'islamisation. Dans cette situation, le système endogène est méprisé et détruit soit brutalement et immédiatement soit à petit feu, par l'école et la christianisation. Si nous nous appuyons sur la théorie de Robert Jaulin<sup>184</sup>, le simple fait de s'arroger le droit de juger, d'évaluer, de nier ou de reconnaître une civilisation relève d'une démarche ethnocidaire. En effet, avant la transformation des sociétés locales, il a fallu juger et jauger leurs valeurs afin de décréter qu'elles relevaient de la « sous-culture ». Par conséquent, leur éradication apporterait à ces peuples un grand bien. Le génocide culturel, l'ethnocide ou la culturicide<sup>185</sup> devient ainsi un acte qui ne semble gêner personne dans le monde occidental. On estime que la mission civilisatrice va de pair avec la fin des langues, des pratiques culturelles voire culturelles des peuples colonisés.

Ce processus de profonde transformation sociale a été subi par les populations africaines. Au Sénégal, le moins qu'on puisse dire est que les religieux locaux musulmans tout comme chrétiens ont contribué à l'éradication progressive des pratiques ancestrales. En revanche, il ne serait pas juste de dire que cela fut réalisé avec beaucoup de succès dès le début. Les peuples ont pris conscience de ce qui était en jeu sans trouver immédiatement les moyens d'y faire face. Ils répliqueront à la hauteur de leurs moyens pour donner progressivement naissance à un nouvel homme, à une nouvelle civilisation mais métissée.

---

<sup>182</sup> SENGHOR, L.S., *Liberté 2*, p. 10.

<sup>183</sup> Robert Jaulin (dir.), *La décivilisation, politique et pratique de l'ethnocide*, Bruxelles, Complexe, 1974, p. 9.

<sup>184</sup> Robert Jaulin, « Ethnocide, tiers monde et ethnodéveloppement » in *Revue Tiers Monde*, Octobre-décembre 1984, Vol. 25, No. 100, Le développement en question (Octobre-décembre 1984), pp. 913-927

<sup>185</sup> LALEYE, I.-P., « Comment meurent les cultures ? Interrogations philosophico-anthropologiques sur le concept de génocide culturel », in K. Boustany et D. Dormoy (dir.), *Génocide(s)*, Bruxelles, Bruylant, 1999, p. 292.

## 2. Vers une nouvelle civilisation afro-arabo-occidentale en Afrique

L'islamisation et l'eupéanisation n'ont pas réussi à éradiquer les pratiques et les croyances ancestrales. Celles-ci se sont accommodées dans la mesure où elles se présentent sous une allure toute particulière. La civilisation islamique et la civilisation occidentale se sont toutes tropicalisées à tel point qu'on se demande si elles sont toujours authentiques. Le clou ou l'ironie de l'histoire est que même ces deux civilisations prétendant remplacer la civilisation locale sont devenues des ingrédients dans la construction de la nouvelle civilisation en gestation au Sénégal. Dans ce pays, il existe des maisons où les membres de la famille peuvent être musulmans ou chrétiens mais le constat le plus impressionnant c'est qu'ils sont tous « animistes ».

Même ceux qui ont opté pour le mode de vie occidental s'adonnent à des pratiques qui remontent à des temps immémoriaux. Par exemple, il n'est pas rare de rencontrer une personne dite intellectuelle ayant vécu en Europe pendant la moitié de sa vie utiliser de l'eau bénite ou aller consulter un marabout pour sa protection ou pour réaliser un souhait. Le succès et la prolifération des marabouts à Dakar en sont une preuve.

Donc, il semble se produire en Afrique du sud du Sahara une sorte de mélange assez curieux avec une prédominance de la civilisation dite occidentale et celle dite arabo-musulmane. Mais s'agit-il d'une civilisation qui prendrait en compte les apports venus des différents horizons ou d'une avec la disparition progressive des traits culturels spécifiques à l'Afrique profonde ? Une chose est claire : l'islamisation a démarré dans cette partie de l'Afrique au 9<sup>e</sup> siècle avant d'atteindre sa vitesse de croisière au 19<sup>e</sup> siècle au moment où la colonisation s'y est imposée avec le processus de christianisation surtout en Afrique équatoriale.

Dans cette aventure, l'humain n'a pas péri, il s'est adapté et s'est recréé. C'est tout le sens de l'expression « plasticité humaine » qui se trouve dévoilé ici. Il y est question des capacités d'adaptation extraordinaire de l'homme. En d'autres termes, l'ethnocide peut provoquer la destruction d'un système de valeurs et de références mais l'humain semble être plus fort que le geste ethnocidaire puisque la culture renaît toujours de ses cendres. Et cela peut se lire à travers la reconfiguration actuelle de la société sénégalaise actuelle. Nous pouvons même nous permettre de parler d'une nouvelle civilisation.

### 2.1. De l'africanisation de l'islam

L'un des plus importants héritages de la conquête coloniale c'est l'érection de véritables pôles culturels et religieux au Sénégal<sup>186</sup>. Comme nous l'avons souligné plus haut, la

---

<sup>186</sup> WANE Birane. « L'Islam au Sénégal, le poids des confréries ou l'émiettement de l'autorité spirituelle », Sociologie. Université Paris-Est; Université Cheikh Anta Diop (Dakar), 2010. Français. ffNNT : 2010PEST0025ff. fftel-00660670 [L'Islam au Sénégal, le poids des confréries ou l'émiettement de l'autorité spirituelle. \(hal.science\)](#) (consulté le 23 septembre 2022).

résistance organisée par les marabouts a réussi là où celle des rois a échoué lamentablement. Ceux-là, par la résistance pacifique, cultuelle et culturelle, ont su créer un véritable pouvoir spirituel autour d'eux, organisant, par la même occasion, des communautés de talibés ou de disciples voire des fidèles contribuables<sup>187</sup>. Il s'agit du fameux islam confrérique qui fait la particularité du Sénégal. Des dizaines voire des centaines de milliers de personnes firent allégeance à ces familles pour être sauvées avant et après la mort. Cette forme d'islamisation a été du pain bénit pour l'autorité coloniale pour deux raisons. La première est qu'elle permet de diviser la communauté musulmane pour mieux régner : éviter en quelque sorte d'avoir un bloc compact en face d'elle. La deuxième est que le système confrérique hérité de l'islam soufi refuse toute forme de fondamentalisme tel qu'il existe chez les djihadistes. Ce qui rassura, par-dessus tout, les autorités coloniales françaises, c'est la renonciation au pouvoir temporel chez ces guides religieux.

Toujours est-il que dans leur mode de fonctionnement, les confréries, fussent-elles l'incarnation du pouvoir spirituel, se présentent comme des monarchies de droit divin tolérées et encouragées aussi bien par l'administration coloniale que par l'administration postcoloniale. Il s'agit d'une forme d'africanisation de l'islam avec des pôles familiaux presque royaux qui détiennent le pouvoir spirituel tout en bénissant le pouvoir temporel. Dans ce système confrérique, il existe donc une famille royale religieuse dont l'ancêtre fut soit le fondateur de la confrérie ou un digne continuateur. Ainsi, le califat se transmet de père en fils, suivant le droit d'aînesse. Dans ce système, les femmes sont tout simplement écartées puisque seuls les hommes peuvent être intronisés califes. Nous comptons quatre familles royales religieuses célèbres même si nous pouvons en décompter, aujourd'hui, une bonne dizaine ; au moins une famille par région. Il s'agit, entre autres, de la Layenya (fondée par Limamou Laye Thiaw), de la mouridya (fondée par Ahmadou Bamba Mbacké), de la Tidiana (héritée par El hadji Malick Sy, Seydou Nourou Tall, Baye Niass, etc.), de la Khadriya (héritée par le Mauritanien Saad Bouh et le Sénégalais Bouh Kounta). Chaque nom cité ici correspond à une lignée royale reconnue par les colons et plus tard par l'administration sénégalaise.

Leur particularité réside, d'une part, dans le fait qu'elles sont un prolongement des monarchies ou royautes précoloniales ; d'autre part, elles ont développé un culte certes musulman mais imbu des croyances ancestrales. De plus, le marabout est craint et respecté parce qu'il est considéré comme le continuateur du prophète Mouhamed (PSL). Par conséquent, il serait doté d'un pouvoir mystique. Cette soumission est tellement marquée que certains talibés se sont autoproclamés soldats de tel ou tel marabout. Les Baye Fall mourides ou encore les milices gardes du corps de certains marabouts en sont une parfaite illustration. Cette allégeance ou soumission s'explique donc par le fait que le

---

<sup>187</sup> Les contributions financières des fidèles ont permis de construire de grandes mosquées dans les cités religieuses et même de nouvelles villes comme Touba ou encore Tivaoune.

talibé est convaincu que le marabout est le sauveur de son âme ; il lui garantit vie à la fois une belle vie terrestre et un paradis dans la vie d'outre-tombe. D'ailleurs, autour des marabouts, essaient des centaines d'assistants appelés moukhadams et d'autres personnalités prétendant détenir les secrets du livre sacré et proposant, moyennant une récompense, de transformer radicalement la vie des fidèles.

Nous pouvons donc constater que l'islamisation de l'Afrique n'a pas permis de reproduire le modèle islamique arabe. La langue arabe n'a jamais pu s'imposer malgré son influence. D'ailleurs l'écriture ajamique<sup>188</sup> est la preuve de la résistance des cultures africaines face à l'ethnocide. En effet, l'apprentissage et l'utilisation de l'alphabet arabe ont plus contribué à valoriser les langues locales qu'à les décrédibiliser puisque les lettres ont été composées pour transcrire les paroles dites en langues sénégalaises. Il s'est plutôt produit, au Sénégal, une africanisation de l'islam dans la mesure où la religion musulmane s'est accommodée et a tenu compte des croyances locales. D'ailleurs, la christianisation qui a connu une histoire différente n'a pas pu échapper à ce processus.

## 2.2. De l'africanisation du christianisme

La christianisation de l'Afrique a démarré avec l'arrivée des missionnaires au Sénégal. À part les Mulâtres et les Sénégalais d'origine cap-verdienne, les chrétiens du Sénégal sont presque tous descendants de ces groupes qui ont résisté pendant longtemps au processus d'islamisation. Ils sont appelés animistes et comptent officiellement aujourd'hui 1% de la population sénégalaise. En réalité, comme le dit la boutade : « Au Sénégal, nous avons 90% de musulmans, 10 % de chrétiens et 100% d'animistes ». Cela montre à quel point les religions importées ont été adaptées aux réalités locales.

Pour revenir, sur l'africanisation du christianisme, il faut dire qu'elle a démarré avec l'arrivée des premiers missionnaires qui avaient comme credo, comme le rappelle Senghor : « être noir parmi les Noirs afin de les gagner au ciel »<sup>189</sup>. Par cette phrase, les hommes et les femmes d'église arrivés en Afrique avaient décidé de ne pas rejeter les cultures locales. D'ailleurs, quelqu'un comme Senghor a appris en même temps le français et le wolof à Joal avec le père Léon Dubois, un prêtre d'origine normande. Par la suite, il fut envoyé à l'internat de la mission catholique de Ngazobil, une localité voisine. Il s'agit du fameux séminaire de Ngazobil, une congrégation de l'ordre des Pères du Saint-Esprit créé par le père Libermann dont la mission était d'apporter la vraie religion aux « sauvages ». Il en est de même pour les autres structures de la mission catholique, partout au Sénégal, il fallait christianiser en douceur pour pousser petit à petit les Africains à renoncer au culte des ancêtres.

---

<sup>188</sup> L'utilisation de l'alphabet arabe pour rédiger des textes en langues africaines. Voir M. Samba, M. Dièye, M. Mbengue, 2023, « Les écrits des lettrés musulmans de la colonie du Sénégal (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) : À la découverte d'un patrimoine peu connu » in *Les Manuscrits islamiques en Afrique*, Paris, Geuthner.

<sup>189</sup> SENGHOR L.S., *Liberté I*, p. 23.

En réalité, tout comme les musulmans, les chrétiens du Sénégal, en majorité catholiques, n'ont jamais abandonné les croyances ancestrales. Il y existe certes une organisation cléricale rattachée au Saint-Office de Rome, l'archidiocèse de Dakar dirigé par un archevêque qui a un rang de Cardinal (M<sup>gr</sup> Benjamin Ndiaye, M<sup>gr</sup> Théodore Adrien Sarr, M<sup>gr</sup> Hyacinthe Thiandoum)<sup>190</sup> et les diocèses des grandes régions<sup>191</sup>. Cependant, il faut préciser que pour la majorité des chrétiens sénégalais, l'appartenance à un peuple et à une culture relevait de l'évidence et que le credo chrétien ne les avait jamais étonnés comme le rappelait souvent Senghor. Par exemple, chez les Sereers comme chez la plupart des Nègro-africains, l'unicité de Dieu est une évidence<sup>192</sup>. Dieu est l'être suprême au-dessus des esprits et des ancêtres morts qui lui servent d'intermédiaires avec les vivants. Ce qui est souvent appelé animisme pour qualifier le culte des Africains est en effet un système complexe et riche. Dès son premier essai, publié en 1939, Senghor écrivait les mots suivants :

"Je crois en Dieu, le Tout-Puissant, créateur du Ciel et de la Terre". Le début du Crédo n'a jamais étonné aucun nègre. Le Nègre est un monothéiste, en effet, si loin que l'on remonte dans son histoire, et partout. Il n'y a qu'un seul Dieu, qui a tout créé, qui est toute puissance et toute volonté. Toutes les puissances, toutes les volontés des génies et des Ancêtres ne sont que des émanations de Lui<sup>193</sup>.

Alors, se pose la question de savoir comment concilier ces croyances ancestrales et la foi chrétienne ? Pour le Sénégalais, même si on lui a appris que les premières pouvaient être qualifiées de sataniques, il n'y avait ni opposition ni exclusion entre les deux religions. Il peut lui manquer les moyens intellectuels et théoriques pour expliquer ce fait d'être, à la fois, animiste et chrétien mais au fond de lui, il n'y a aucun mal à cela. Les *pangols*<sup>194</sup>, les *tours*<sup>195</sup> ou encore le *boukout*<sup>196</sup> ne sont nullement discrédités ou abandonnés complètement puisqu'ils ont en même temps une dimension utilitaire.

En réalité, il s'agit d'un syncrétisme religieux puissant, une symbiose qui fait la force du Sénégalais. Voilà ce que nous dit Senghor à ce propos : « Je n'aime pas le mot « syncrétisme », parce que c'est très albo-européen... Je préfère le mot « symbiose » ! Si vous voulez, les esprits de l'animisme et le Dieu catholique, avec ses Anges et ses Saints, vivants en bonne intelligence chez moi. »<sup>197</sup>

---

<sup>190</sup> M<sup>gr</sup> Hyacinthe Thiandoum fut le premier Africain archevêque de Dakar de 1962 à 2000. Il a remplacé M<sup>gr</sup> Marcel Lefèbvre rappelé à Rome sur demande du président Senghor dont le souci fut l'africanisation de l'église au Sénégal.

<sup>191</sup> Diocèses suffragants de Kaolack, Saint-Louis, Kolda, Tambacounda, Thiès et Ziguinchor.

<sup>192</sup> Roog est le nom de Dieu chez les Sereers.

<sup>193</sup> SENGHOR L.S., *Liberté I*, Ce que l'homme noir apporte, p. 25.

<sup>194</sup> Culte traditionnel chez les Sereer.

<sup>195</sup> Culte traditionnel chez les Lebu et les Manjaks, etc.

<sup>196</sup> Culte traditionnel chez les Joolas.

<sup>197</sup> SENGHOR, L.S., *La poésie de l'action*, p. 39.

Cette résistance des croyances ancestrales se manifeste à travers les messes, les processions, les fêtes, bref tous les événements religieux. Les spécificités culturelles africaines, sénégalaises en particulier, font qu'une messe, par exemple, n'est jamais la même selon qu'on soit sur la Presqu'île dakaroise ou sur la Presqu'île bretonne. Cela est encore valable pour tous les autres domaines de la vie. D'ailleurs, la plupart des chansons religieuses dans cette communauté ont été composées en sereer, en joola et surtout en wolof. S'il est admis que le latin est la langue religieuse des chrétiens sénégalais, les langues locales y sont promues et valorisées lors des prêches et des grands événements religieux.

### **2.3. Une spécificité politico-culturelle bien sénégalaise**

L'impact de l'islamisation et de la christianisation sur la vie publique, sur les langues, sur les arts, sur le mode de fonctionnement de la nouvelle société sénégalaise est une évidence. Et cela s'observe à travers les réactions qui ont donné naissance aujourd'hui à de nouvelles spécificités culturelles.

Du point de vue politique, les années 1960 ont sonné la fin de l'administration coloniale et le début de la tropicalisation de l'administration au Sénégal. Ce moment correspond surtout à ce que l'on peut qualifier de processus de consolidation d'un acquis historique : l'histoire socio-culturelle du Sénégal avait, en réalité, facilité la tâche aux pères de l'indépendance car l'identité sénégalaise semblait déjà être une réalité bien avant et pendant la période coloniale. En effet, du temps des royaumes sénégalais, existait un brassage ethnique favorisant la coexistence pacifique. Les guerres qui y éclataient étaient soit d'ordre impérialiste (un royaume qui en annexait un autre pour profiter de ses richesses) soit d'ordre religieux (la guerre sainte initiée par certains marabouts pour convertir les païens) mais il n'a jamais été question de guerres tribales, d'autant plus qu'à l'intérieur de certains royaumes comme le Jolof, vivaient, en paix, des Wolofs, des Sereers, des Peuls, des Lébois, des Malinkés, etc.

Senghor fut la preuve vivante de cette réalité puisque ses élections – en tant que député français, puis en tant que Président de la République du Sénégal – se firent à chaque fois presque à l'unanimité. Il fut Sereer et chrétien. Par ses convictions religieuses, il faisait partie de la petite minorité chrétienne et par ses origines, il faisait partie de la troisième ethnie du Sénégal, après les Wolofs et les Peuls. Malgré tout, il bénéficiait de la confiance de l'ensemble du peuple sénégalais. Toujours, dans le souci fortifier cette âme commune, Senghor proposera la devise<sup>198</sup> qui imposera le parti unique qu'il disait nécessaire pendant une génération. Son objectif était de barrer la route à toute forme de tribalisme qui pourrait éventuellement naître du multipartisme. Il s'agit donc d'une organisation sociopolitique inspiré du système administratif en France mais qui tient compte des réalités locales

---

<sup>198</sup> Un Peuple – Un But – Une Foi.

façonnées par un millénaire de présence de l'islam, ce qui suppose une défrancisation progressive édictée par les lois de mai 1960.

Du point de vue linguistique, la place qu'occupe la langue française au Sénégal, tout comme dans les anciennes colonies françaises, n'est plus à démontrer. L'usage du français comme langue officielle relève d'un choix volontaire et intelligent. Même dans un pays, comme la Guinée qui a dit non à de Gaulle en 1958, le français est resté la langue officielle. Outre le fait qu'il soit une langue de communication internationale, en Afrique, il faut le reconnaître, le français a permis le nivellement des ethnies ayant chacune sa propre langue. En érigeant cette langue d'héritage en outil officiel, les anciennes colonies ont réduit de façon extraordinaire les risques de conflits et de guerres ethniques. Le choix d'une langue pour l'administration et l'école ne se posant plus, toutes les autres langues locales codifiées bénéficieront du titre de langue nationale et pourront être apprises, écrites, lues et parlées librement. Curieusement, depuis une vingtaine d'années, nous notons un recul du français et une montée en puissance de ces langues notamment le wolof qui est parlé par plus de 90% de la population. Il faut préciser cependant le caractère métissé de cette langue pour ne pas dire cette langue de métis. On y retrouve en effet aujourd'hui plus de mots étrangers<sup>199</sup> que de mots wolofs à tel point qu'on pourrait dire que ce qui en fait une langue authentiquement africaine c'est sa syntaxe. Il s'agit d'un fond wolof parlé par une minorité mélangée aux langues locales mais surtout à l'arabe, à l'anglais et au français avec une prédominance du dernier.

Du point de vue culturel, aussi bien dans la littérature que dans la musique et les autres arts, le mélange est constatable à première vue. La production littéraire et scientifique se fait surtout en français et subsidiairement en arabe même si une minorité, souvent orpheline de lecteurs, écrit en langues locales. Tout comme la négritude des années 1930, la littérature sénégalaise actuelle exprime les états d'âme d'une âme métissée. Quel que soit le thème traité (migrations, familles, politique, société, etc.), l'image de l'Afrique authentique a disparu puisqu'il y est toujours question d'ouverture vers d'autres sociétés, d'autres pays, d'autres continents.

Dans la musique, le mbalakh national, dont Youssou Ndour est la figure de proue, est le résultat d'un savant dosage entre la sabar ancestral, le jazz et la musique cubaine. Dans la mode, les tenues vestimentaires sénégalaises ne sont plus de simples emprunts en Europe et dans le monde arabe. Par exemple, le fameux khaftan sénégalais, même s'il est originaire du caftan arabe, n'est plus le même. Il a les caractéristiques du costume européen et du caftan arabe avec une touche particulière propre à la créativité sénégalaise. Ce type d'habit qui, à l'origine, était réservé aux fêtes religieuses et aux jours de prière, est devenu un vêtement de travail et des mondanités, au quotidien. Sur le plan culinaire,

---

<sup>199</sup> Abdoulaye Dème, Les emprunts linguistiques du wolof à l'arabe (contribution à la lexicologie du wolof), Thèse de doctorat, Paris 5, 1994, 628 p. / Pierre Dumont, Les emprunts du wolof au français, Thèse de doctorat, Paris 5, 1973.

les mets authentiquement africains ont pratiquement disparu. Le Sénégalais est féru de riz, de couscous et pain. Le plat national, le fameux « thiebou dieune » national inscrit depuis 2021 au patrimoine mondial de l'UNESCO est né pendant la colonisation dans la ville métissée culturellement et biologiquement (Européens, Maure et Africains) de Saint-Louis. Le riz est adopté au nord du Sud à cause de la politique économique de Paris. Il était importé du Viet-Nam afin d'encourager les Sénégalais à cultiver l'arachide au détriment des cultures vivrières comme celle du mil ancestral. De même, le couscous marocain et le couscous local à base de mil sont très prisés surtout lors des fêtes religieuses notamment le Nouvel An musulman (Achoura ou tamkharit en wolof). Quant à la baguette de pain à la française, elle est devenue incontournable parce qu'elle est la base de tout petit déjeuner digne de ce nom, sans oublier son rôle d'accompagnement dans les menus proposés aussi bien à la maison qu'au restaurant, surtout le soir. Ce pain a connu plusieurs types d'innovation notamment avec l'utilisation de plusieurs types de céréales locales pour y ajouter une touche bien sénégalaise.

## Conclusion

La culture n'est jamais figée. Le métissage culturel (valeurs africaines, occidentales et arabo-musulmanes) n'est plus à démontrer au Sénégal. S'y prend forme une nouvelle civilisation afro-arabo-occidentale avec, à l'évidence, comme fonds les pratiques culturelles et culturelles typiquement sénégalaises. Dans les paroles, les pratiques ancestrales sont méprisées mais dans les actes, elles reviennent toujours avec force surtout en cas de conflit et de désespoir. La croyance aux forces occultes est aussi forte que les nouvelles habitudes vestimentaires, culinaires, artistiques, scientifiques, etc.

Il apparaît, en dernière instance, que la plasticité humaine est plus que jamais confirmée. Qu'il s'agisse de la société sénégalaise ou une autre du continent européen, l'humain a des capacités d'adaptation extraordinaires. La résistance intelligente à toute tentative d'ethnocide se révèle être la plasticité ou la réadaptation. On eut dit que l'humain réussit toujours à se préserver en se réinventant. N'est-ce pas tout le sens de l'invite senghorienne : « double mouvement d'enracinement et de déracinement, d'intégration dans ses valeurs ancestrales et d'assimilation des autres valeurs, c'est-à-dire d'ouverture aux pollens féconds de tous les autres continents et civilisations »<sup>200</sup>.

## Références bibliographiques

*Annales sénégalaises de 1854 à 1885*, suivies des traités passés avec les indigènes..., Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, 1885 (Ministère de la Marine). [Annales sénégalaises de 1854 à 1885, suivies des traités passés avec les indigènes... | Gallica \(bnf.fr\)](#) Consulté le 5 septembre 2022.

---

<sup>200</sup> SENGHOR, L.S., *La poésie de l'action*, p. 66.



- AURON, Y., 2003, *The Banality of Denial*, Transaction Publishers.
- BELLITTO, M., 2002, *Une histoire du Sénégal et de ses entreprises publiques*, Paris, L'Harmattan.
- BENSIMON, C., 2007, *XXIe siècle. Archéologie, 1 400 ans d'histoire...* Quotidien : samedi 24 mars. Empire du Ghana (IVe-XIIIe siècles).
- BOUSTANY, K. et DORMOY, D. (dir.), 1999, *Génocide(s)*, Bruxelles, Bruylant.
- CISSE, Y. T., 2003, *La Charte du Mandé et autres traditions du Mali*, Paris, Albin Michel.
- CONRAD J., 2012, *Au cœur des ténèbres* (1899), Paris, GF.
- DAVIDSON, B., 1967, *Les Royaumes Africains*, les grandes époques de l'homme, collection Time-life.
- DEME, A., 1994, *Les emprunts linguistiques du wolof à l'arabe* (contribution à la lexicologie du wolof), Thèse de doctorat, Paris 5.
- DESCARTES, R., 2000, *Discours de la méthode* (1637), Paris, Flammarion.
- DUMONT, P., 1973, « Les emprunts du wolof au français », Thèse de doctorat, Paris 5.
- EL-BAKRI, 1992, *Kitab al Masulik wa'al mamalik* [Le livre des routes et des royaumes], édition critique en arabe par Adrian van Leeuwen et André Ferré, Carthage, 2 volumes.
- ELIZONDO, V., 1987, *L'avenir est au métissage*, trad. de l'américain par J. Pierron, préface de Léopold Sédar Senghor, Paris, Mame, 175 p.
- ES SUDAN, T., 1981, *Histoire du Sudan*, Librairie d'Amérique et d'Orient Maisonneuve, Paris.
- GOBINEAU, A., 1967, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, (1853-1855), Paris, Pierre Belfond.
- GODINHO, V. M., 1969, *L'Economie de l'Empire portugais aux XVe et XVIe siècles*. Paris, SEVPEN.
- HEGEL, G. W. F., 1963, *Les Leçons sur la Philosophie de l'Histoire* (1837), texte traduit par J. GIBELIN, Paris, Vrin.
- JAULIN, R. (dir.), 1974, *La décivilisation, politique et pratique de l'ethnocide*, Bruxelles, Complexe.
- JAULIN, R., 1984, « Ethnocide, tiers monde et ethno-développement », *Revue Tiers Monde*, Octobre-décembre, Vol. 25, No. 100, p. 913-927.
- LALEYE, I.-P., 1999, « Comment meurent les cultures ? Interrogations philosophico-anthropologiques sur le concept de génocide culturel », in K. Boustany et D. Dormoy (dir.), *Génocide(s)*, Bruxelles, Bruylant.
- LEMKIN, R., *Qu'est-ce qu'un génocide ?* Monaco, Éditions du Rocher, 2008.
- LEVY-BRUHL, L., 1922, *La Mentalité primitive*, Paris, Félix Alcan.
- LINDQVIST, S., 1998, *Exterminez toutes ces brutes*, traduit du suédois par Alain Gnaedig, Paris, Le Serpent à Plumes.
- M'BOKOLO, E., 1992, *Afrique noire, Histoire et civilisation*, Paris, Hatier.
- MONTESQUIEU, Ch., 1748, *De l'Esprit des lois*, Paris, Éditions Gallimard, 1995 (2 volumes : vol I : p. 1 à 604 ; vol. II : p. 605 à 1628.)
- NDIAYE, T., 2008, *Le Génocide voilé*, Paris, Gallimard, coll. « Continents noirs ».

- RAIMBAULT, M. et SANOGO, K., 1991, *Recherches archéologiques au Mali*, ACCT Karthala.
- SAMBA, M., DIEYE, M., MBENGUE, M., 2023, « [Les écrits des lettrés musulmans de la colonie du Sénégal \(XIXe et XXe siècles\) : À la découverte d'un patrimoine peu connu](#) » in *Les Manuscrits islamiques en Afrique*, Paris, Geuthner.
- SENGHOR, L. S., 1980, *La poésie de l'action*, Entretiens avec Mohamed Aziza, Paris, Stock.
- SENGHOR, L. S., 1964, *Liberté 1 : Négritude et Humanisme*, Paris, Le Seuil.
- SENGHOR, L. S., 1971, *Liberté 2 : Nation et voie africaine du socialisme*, Paris, Le Seuil.
- SENGHOR, L. S., 1993, *Liberté 5 : Le Dialogue des cultures*, Paris, Le Seuil.
- SIMONS, H. J. & R. E., 1969, *Class and Colour in South-Africa*, London, page 13.
- THIAM, I. D., 1977, *Maba Diakhou Ba, almamy du Rip* (Sénégal), Paris, ABC.
- WANE, B., 2010, « L'Islam au Sénégal, le poids des confréries ou l'émiettement de l'autorité spirituelle ». Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris-Est ; Université Cheikh Anta Diop (Dakar). [L'Islam au Sénégal, le poids des confréries ou l'émiettement de l'autorité spirituelle. \(hal.science\)](#) ; consulté le 23 septembre 2022.
- WESSELING, H., 1996, *Le partage de l'Afrique*, traduit du néerlandais par Patrick Grilli, Paris, Denoël.